



PLATOON

Couronné par une multitude d'"Oscars", PLATOON vient de recevoir l'Ours d'Argent au festival de Berlin 1987 et peut actuellement être vu au Ciné Cité. Un journal comme "forum" se devrait de prendre position, mais à l'intérieur du comité de rédaction des opinions diverses se sont confrontées, allant du refus pur et simple d'aller voir ce film jusqu'à un intérêt de cinéophile. Nous nous bornons donc à reproduire des extraits d'articles (contradictaires) parus dans la presse spécialisée.

Danièle Heymann dans "Le Monde" (26 mars 1987):

Il y a l'avant-PLATOON. Voilà comment désormais on racontera l'histoire de la guerre du Vietnam aux enfants américains. Avant PLATOON, kids, cette guerre, déjà, était montée à l'assaut des écrans. Dès 1964, en fait. Mais la plupart du temps on ne la montrait que pour évoquer ses ravages, après. Métaphysique, lyrique, satirique, christique, sa représentation ne visait qu'à mettre en scène des vétérans qui avaient tout perdu. Et par là même les absoudre.

Qu'avaient-ils perdu? La vie le plus souvent. Ou alors la tête, les jambes, ou d'autres parties très utiles de leur corps et de leur âme. D'APOCALYPSE NOW à TAXI DRIVER, de VOYAGE AU BOUT DE L'ENFER au RETOUR, sans oublier le revers musclé de la médaille, le détournement de culpabilité au bénéfice du biceps triomphant, les "ramboteries" de tout poil ... Ca, c'était l'avant-PLATOON.

Puis Oliver Stone, qui avait vu, est venu et a vaincu. Vingt ans après, il raconte enfin ce qui s'est passé pendant.

Et ce qu'il soutient, ce qu'il démontre, est formidablement malin. Malin? Oh! le vilain mot réducteur...

Malin. Car, avec la caution que lui accorde son authenticité ("j'y étais, moi, monsieur"), Oliver Stone, soignant le mal par le mal, et montrant l'étendue du désastre vietnamien (c'était pire que tout ce que vous croyez), parvient à l'inespéré: déculpabiliser un peuple qui se demande encore pourquoi ce conflit l'a autant déprimé, et pour un temps dévalué. Oui, dit Stone, on se camait pour oublier, oui, on brûlait des villages, oui, on devenait des bêtes féroces, oui, on s'est canardé entre nous. Et dans le dos même....

Le succès remporté par PLATOON aux Etats-Unis (84 millions de recettes en soixante-dix jours) accrédite cette thèse de l'expiation collective et sublimée: "N'avons-nous pas trop souffert pour ne pas être pardonnés?" Là réside, une fois encore, la bonne vieille ambiguïté. Elle n'empêche pas le film d'être d'une permanente efficacité. "Platoon" signifie "section". Dans cette section, une poignée de fantassins, un gamin candide, engagé volontaire pour épater sa grand-mère (Charlie Sheen), et des baroudeurs patentés (impressionnants Tom Berenger et William Dafoe). Jungle bruissante en dolby stéréo, tripes au soleil, horreur à toutes les images et, au bout du voyage, l'apothéose du

chagrin guerrier, où seuls les cadavres peuvent se réconcilier. Photo magnifique. Trop? La guerre en face en tout cas.

Philippe Ross dans "La revue du cinéma" (mars 1987)

Marqué par l'omniprésence de la mort, de la destruction (villages brûlés, innocents massacrés, etc.) mais aussi par une description minutieuse du vécu quotidien des soldats, en grande partie inspirée par les propres expériences de Stone, PLATOON (=Section) est un film très physique qui, délaissant tout manichéisme primaire, puise sa force et son impact dans son réalisme même. Conçu avec le concours attentif de spécialistes en la matière, PLATOON dépasse sa simple fonction de film documentaire et anecdotique pour aussi symboliser l'ambiguïté de cette guerre meurtrière à travers le personnage de Chris, le jeune héros, écartelé entre le bien représenté par Elias (interprété par Willem Dafoe) et Barnes, le sergent psychopathe (Tom Berenger) qu'il finira par tuer dans un final cathartique.

PLATOON pose ainsi des questions essentielles et universelles sur tout conflit pour remettre en question la légitimité même du haut fait militaire où tout héros est aussi un salaud et un meurtrier en puissance.

Violemment contesté par l'extrême-droite américaine, PLATOON bouleverse, dérange et émeut. Il provoque un choc dans l'opinion publique, réveillant de vieilles querelles et ranimant de vieux débats.

En mettant en scène ses souvenirs personnels et ses obsessions provocatrices, ce réalisateur de 41 ans qui se définit lui-même comme "un anarchiste, fruit du mélange d'un courtier en bourse juif et d'une Française catholique, passionnée de cinéma" nous a sans doute donné le premier vrai film sur le conflit vietnamien.

Michèle Weinberger dans "Cinéma" (25-31 mars 1987)

Oliver Stone reconstitue sans doute l'image la plus violente et la plus insupportable de cette guerre. L'écran est vert - obsédant du début à la fin -, infesté de serpents, sangsues, moustiques et autres, dégoulinant de boue et de pluie tropicale, avec en sus napalm et massacres à volonté... Rien ne manque dans cet enfer et Oliver Stone témoigne d'un rare souci de précision. De ce point de vue là, c'est-à-dire de l'efficacité, le film est très fort: le spectateur est quasiment liquéfié sur son siège et ressort de ces deux heures d'enfer vietnamien le corps brisé...

C'est là précisément que la démarche d'Oliver Stone est éminemment douteuse, carrément louche même. Car il s'opère tout au long du film, un déplacement constant et suspect: le projet "documentaire-vécu" glisse vers la fiction la plus totale tout en gardant sa caution initiale de relative objectivité inhérente au genre. Il y a dans cette imposture quelque chose de choquant, de fondamentalement inadmissible. Car Oliver Stone ne fait pas preuve de la candeur et de la non-distancia-

tion typiques du cinéma américain en général: il pervertit en toute lucidité tout un dispositif cinématographique, idéologique, intellectuel et émotionnel. APOCALYPSE NOW de Coppola donnait une version cinglée, onirique, outrancièrè mais infiniment plus géniale et acceptable que ce PLATOON, simple mise à plat complaisante de l'aspect démentiel de la guerre du Vietnam. Pour ce faire, Stone joue à fond sur une espèce de chantage au vécu, son expérience d'ex du Vietnam étant le prétexte à n'importe quels falsifications et détournements. Il est plus malin que Rambo, certes, mais pas si éloigné de lui qu'il ne veut bien le laisser penser.

"Dédié aux victimes de la guerre du Vietnam". Peut-on imaginer conclusion aussi lamentable que celle-là? Oliver Stone, en tout cas, ose la présenter comme une sorte d'apothéose posthume de ces "héros" perdus, de ces assassins malgré eux, de ces hommes transformés en bêtes brutes par la faute de leurs dirigeants; comme une autocritique de l'Amérique qui soudain a regardé son nombril, ne l'a pas trouvé très beau et promet de faire mieux la prochaine fois.

Trop facile tout de même pour être crédible. Trop pernicieux pour être pardonnable. Trop révoltant et écoeurant pour que l'on continue même à s'indigner. End of the story.